

Franc-maçonnerie : les avatars d'une société discrète

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - ESSAIS
23/04/1998

Les liens des francs-maçons de France et d'ailleurs avec les corporations des travailleurs du bâtiment d'Angleterre au Moyen Age pourraient bien n'avoir été qu'assez ténus. En fait, la *free-masonry* (première manière) du XVIII^e siècle est sortie tout armée, entre autres instances matricielles, de l'imagination d'un certain Désaguliers, citoyen britannique mais d'origine franco-huguenote et qui sèmera donc au nord du Channel les premiers rudiments des illustres « loges ». La France avait prêté le sieur Désaguliers à nos amis d'outre-Manche. Inversement est-ce un prêté pour un rendu ? , le chevalier Ramsay, anglo-saxon à 100 %, fils d'un boulanger britannico-calviniste et d'une mère anglicane, va procéder le premier, ou peu s'en faut, à l'exportation des « frères » en direction du continent francophone.

Le chevalier en question avait de qui tenir, puisqu'il fonctionnait en une superbe époque (première moitié du XVIII^e siècle) au cours de laquelle, grâce à Voltaire et à l'abbé Dubois, quelques créateurs de première force, fussent-ils décédés comme Shakespeare ou Newton, s'imposaient de façon définitive à Paris puis dans d'autres grandes villes d'Europe occidentale. Ramsay lui-même s'était formé « chez nous », loin de son pays natal ; il avait vécu, en effet, dans l'entourage de cet archevêque libéral qu'était Fénelon, qui fut l'un des plus grands esprits de la fin du règne louis-quatorzien. Fénelon, inventeur du pacifisme, et puis d'un premier socialisme utopique, et de nouveaux principes d'éducation juvénile ! Les ambitions du chevalier Ramsay étaient, si l'on peut dire, à la fois plus vastes et plus modestes que celles de l'illustre prélat. Il ne créait pas d'idéologie nouvelle, lui, mais il proposait un réseau de néosociabilité, la franc-maçonnerie qui, de toute façon, se voulait fort peu militante en comparaison de ce qu'elle deviendra in situ aux XIX^e et XX^e siècles. Il s'agissait simplement, au temps de Louis XV, d'une espèce de Rotary ou de Lions'Club avant la lettre et qui permettait aux grands nobles, aux officiers de l'armée (nobles également) ainsi qu'à quelques autres d'échanger des idées parfois audacieuses (déisme, encyclopédisme) ; ce qui ne veut pas dire, du reste, que ces paléomaçons d'Ancien Régime aient figuré parmi les principaux responsables du déclenchement de la Révolution française. Disons simplement que les sociétés de pensée, académies, cafés, salons et autres, dont le maçonisme fut effectivement l'une des incarnations, ont pu donner un coup de pouce aux événements de 1789 comme le démontrera par la suite l'historien droitier Augustin Cochin, pieusement reproduit sur ce point par les penseurs de gauche de notre temps.

C'est au XIX^e siècle que s'opère la mutation décisive. Les maçons d'Amérique, d'Angleterre, de Scandinavie vont continuer à « opérer » sous les auspices et apparences d'une espèce de super-Rotary, encore lui, qui s'étale sans prétentions aux deux rives de l'Atlantique, dans une immense province de religion protestante et de majorité anglo-saxonne. En France, c'est exactement le contraire qui se produit. Car la guillotine et tout ce qui s'ensuit, en 1793 et aux années suivantes, vont décapiter le leadership aristocratique des anciens « frères » de l'Hexagone. Surtout, le socle idéologique de ces ci-devant « Fraternités

françaises » s'est modifié du tout au tout. Le positivisme d'Auguste Comte, hérité incidemment des saint-simoniens de la Restauration, est dorénavant véhiculé par un encyclopédiste tout-terrain, authentique bulldozer du Savoir universel : j'ai nommé Émile Littré.

Sa physionomie, fût-elle plus ou moins glabre, annonce avec quelques lustres d'avance les formidables barbues de la République des Jules, maçons plus souvent qu'à leur tour. Jules Ferry sera, effectivement, leur prototype immortel. Ferry, l'homme des loges, le rénovateur inégalé de notre enseignement public, le fondateur ou du moins le « développeur » d'un immense empire colonial français et qui, de ce point de vue du moins, sera totalement incompris par les générations ultérieures de ses propres amis, maçons inclus... Ce même Ferry, dont les « roses », à l'en croire, poussaient en dedans de lui-même tant était impalpable, inexistante même, son invisible séduction de grand introverti devant l'Éternel. Quoi qu'il en soit, Littré aidant, le positivisme fait ainsi une entrée fracassante dans le petit monde de la Grande Loge et plus encore du Grand Orient.

Désormais, on met en doute sinon l'existence même, à tout le moins l'utilité de la mention de la Présence de Dieu dans les statuts de l'Organisation. On évacue maintes fois (mais pas toujours) « le grand architecte de l'Univers ». Comme l'affirmait déjà Laplace : « On n'a plus besoin de cette hypothèse (divine). « La science et la démocratie deviennent dorénavant les deux déesses, on n'ose pas dire les deux mamelles du maçonnerie new-look. Au cœur de ce Duo qui, du coup, deviendra ensuite Trinité, va s'implanter, en effet, en style triomphal, le Dieu-Progrès, le « Prograis » comme l'orthographiera non sans persiflage Louis Aragon. On voit comme sont peu justifiées les affirmations de certains qui définissent parfois la maçonnerie de la III^e République comme une sorte d'ascenseur social pour petite bourgeoisie désireuse de faire carrière, en d'autres termes, une espèce d'incarnation prosaïque de la « gauche-piston » distributrice de places prestigieuses ou d'emplois judicieusement titularisés dans la fonction publique. Ceux qui répandent ces calomnies intéressées tiennent compte pourtant, c'est vrai, de phénomènes incontestables : à savoir que la sociologie maçonnique s'est modifiée après 1860 et surtout après 1870.

Les dirigeants de l'Organisation se recrutent maintenant parmi des avocats, enseignants, médecins et autres membres des professions libérales ; et non plus, comme jadis, au sein de l'aristocratie des ducs et pairs. Quant à la « base » maçonnique, ainsi dirigée par les élites de classe moyenne issues des nouvelles couches sociales, elle se peuple plus modestement de bouchers, de commerçants, d'artisans et quelquefois d'authentiques prolétaires.

A terme, ce devenir inédit engendre consolidation et triomphe pour la République, de 1875 à 1910, voire bien au-delà. Un triomphe en forme d'irrésistible décollage où ne font défaut ni les puissants moteurs (les loges elles-mêmes) ni les courroies de transmission : ligue de l'enseignement, libre-pensée, voire Ligue des droits de l'homme ; enfin, groupements politiques sous influence et de grande influence tel que fut, par exemple, l'initial parti radical-socialiste. A quoi s'ajoutent par dizaines les ministres des gouvernements successifs de la III^e République et par centaines, par véritables fournées simultanées, peut-on dire, les parlementaires maçons de gauche et du centre qui peuplaient le Sénat et la Chambre des députés d'avant 1914 et, bien sûr, aussi d'après 1918.

L'histoire de la « F-M », jalonnée par trois ouvrages récents dont le meilleur est celui de Mildred Headings, fait ainsi figure de success story, combat victorieux, disions-nous, pour la démocratie, mais aussi pour la paix et la justice sociale. Une lutte moins éclairée est menée,

<http://www.asmp.fr> - Académie des Sciences morales et politiques.

par ailleurs (en F-M), au nom de l'anticléricalisme militant des années 1900 ; un anticléricalisme auquel les loges, fort heureusement, sauront renoncer sur le tard, au cours du dernier demi-siècle, après qu'elles eurent sacrifié, parfois avec excès, pendant et après la Belle Époque, aux mânes des mangeurs de curés du petit père Combes.



Le tablier de Jérôme Bonaparte exposé au musée du Grand Orient de France.
(Photo Martine Archambault/Le Figaro.)
